L'ANGOISSE SELON SCHREBER

Lieven Jonckheere

En traitant de la relation entre clinique et structure, je m'attends à ce que l'angoisse y occupe une place centrale, y fasse nœud. L'angoisse en effet est un phénomène clinique qui ne trompe pas sur la structure, qui permet de se repérer quant à la structure. Et cela vaut aussi bien pour névrose, perversion et psychose

Ici on examine seulement la relation entre clinique et structure dans les psychoses. Malheureusement, ni Freud ni Lacan nous ont laissé beaucoup d'indications sur l'angoisse dans la psychose. Lacan s'est même refusé une porte d'entrée freudienne, c'est-à-dire l'angoisse hypocondriaque. L'absence d'une théorie de l'angoisse psychotique chez Lacan s'expliquerait par le fait que pour Lacan l'angoisse a fondamentalement la même structure dans névrose, psychose et perversion.

Ces quelques remarques constituent le cadre à partir duquel on va vérifier dans un cas clinique les quelques indications structurales de Lacan sur l'angoisse psychotique. Clinique signifie que nous nous limitons à l'angoisse qui se lit dans le discours d'un psychotique, pour nous une fois de plus les "Mémoires" du psychotique Schreber.

Dans ces Mémoires on constate une évolution de l'angoisse schréberienne en quatre temps.

1. D'abord l'angoisse hypocondriaque
2. Ensuite la confusion anxieuse avec raptus suicide dans l'appartement de sa mère
3. En troisième lieu les éjaculations au sommet de l'angoisse quand sa femme le quitte.
4. Pour finir, le délire débute sous le signe de l'angoisse de l'Autre, d'abord Flechsig, ensuite Dieu. Plus question d'angoisse du côté du sujet Schreber.

Ce sont surtout le deuxième et le quatrième temps qui nous occuperont à partir de Lacan.

Je ne m'arrête pas sur l'hypocondrie. On pourrait évidemment contester cette décision.
Pour la phénoménologie du deuxième temps, j'emprunte les mots de Lacan : "C'est dans l'appartement de sa mère où il s'est refugié que le sujet a son premier accès de confusion anxieuse avec raptus suicide (Ecrits, 566). Cette unique référence lacanienne à l'angoisse de Schreber, on cherchera en vain à la vérifier dans la traduction française des "Mémoires". On a simplement omis de traduire ces *Angstzustände*. Et cela justement après que les traducteurs français, en se référant à Lacan, on fait remarquer que leurs confrères anglais ont ajouté un mot. Par la suite il deviendra encore plus clair pourquoi une approche lacanienne de l'angoisse de Schreber est à peine concevable à partir de la traduction française des Mémoires.

Retournons à notre deuxième temps: la confusion anxieuse avec raptus suicide quand Schreber se met au lit dans l'appartement de sa mère. Je cite l'explication de Lacan : "L'identification quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère, déclenche, d'être ébranlée, la dissolution du trépied imaginaire" (Ecrits, 566). C'est cette "identification quelle qu'elle soit" par quoi le sujet se protège contre le désir angoissant de l'Autre, qui nous intéresse ici. Lacan nous pointe la place de cette identification : "faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste (au sujet) la solution d'être la femme qui manque aux hommes". Le premier signe en est le fantasme préconscient, imaginaire que tout le monde connaît : "Qu'il serait beau d'être une femme en train etc..."

Afin d'éclairer la place et la fonction de cette "identification quelle qu'elle soit", on établit maintenant une

séquence logique en quatre temps. Cette séquence nous donne en quelque sorte l'histoire de la structuration subjective de Schreber.

1. Dans un premier temps, Schreber comme tout autre sujet, naît comme mort dans un ordre de signifiants qui lui précède. Le sujet est forclos de cet ordre, il n'y trouve pas son signifiant. D'où la notation de Lacan : S barré. Dans ce premier temps, le sujet est confronté comme réel, comme objet a au désir d'un grand Autre réel. C'est l'angoisse.

2. Ce n'est que dans un second temps que le sujet advient comme vivant dans le signifiant. Et cela à partir de deux identifications imaginaires : d'un côté le moi se constitue dans l'identification à l'image spéculaire, de l'autre il y a l'identification au phallus en tant que désiré par la Mère. Par ces identifications l'enfant pour la première fois existe, signifie quelque chose, même tout dans le désir de la mère. C'est cette dernière identification au phallus désiré par la mère qui, chez Schreber, ne réussit pas. Il risque de retomber dans la position angoissante, réelle de l'objet a dans de désir de la mère.

3. Pour éviter cette angoisse il lui faut donc trouver une identification substitutive pour cette identification phallique. C'est "l'identification quelle qu'elle soit" comme s'exprime Lacan. Peut-être faut-il évoquer ici les identifications "comme si" de Helen Deutsch que Lacan mentionne plusieurs fois. L'angoisse de ces patients "comme si" trompe, ce n'est pas leur angoisse devant le désir de l'Autre, mais l'angoisse d'un petit autre.
A la question de savoir comment il faut se figurer alors chez Schreber cette identification substitutive, on ne peut pas répondre ici. On peut chercher du côté de sa carrière juridique, il nous faut attirer l'attention sur les recherches de Julien Quackelbeen en cette matière
En tout cas c'est cette "identification quelle qu'elle soit" qui est ébranlée chez Schreber. La cause de cet ébranlement, on la trouve, avec Lacan, dans l'intervention d'Un-Père réel dans le couple imaginaire du patient identifié "comme si" et son "exemple". Cet Un-Père pour Schreber, c'est son psychiatre Flechsig avec son discours impressionnant (son éloquence tout à fait remarquable, dit Schreber) sur l'effet d'une cure de sommeil, effet pour lequel Schreber ne trouve pas le mot. Cure de sommeil qui se passera dans l'appartement de la mère Schreber.
Flechsig comme Un-Père réel fait bien s'ébranler cette "identification quelle qu'elle soit", pourtant ce n'est pas lui qui angoisse. Par contre, il jouit d'abord d'une confiance absolue de la part de Schreber, ce n'est qu'après que l'agression et la haine se tournent contre lui. Dans l'entre-temps, c'est-à-dire entre l'amour et la haine pour cet Un-Père réel Flechsig, Schreber a sa confusion anxieuse quand il se met au lit dans l'appartement de sa mère. On pourrait dire qu'Un-Père réel livre une fois de plus le sujet sans médiation au désir de la mère, c'est-à-dire à l'angoisse. C'est peut-être pourquoi il est haï. Le Nom-du-Père symbolique par contre protège le sujet contre le désir de la mère. C'est pourquoi il reste aimé.

4. Venons-en au quatrième temps. Après l'échec de l'identification imaginaire au phallus et "l'identification quelle qu'elle soit" qui s'y substitue, le psychotique retombe sur l'autre identification imaginaire, elle aussi primordiale : l'identification avec l'image de la mère comme femme. Nous en sommes dans la foulée quatrième temps de l'angoisse schréberienne, c'est-à-dire au délire dans lequel le sujet Schreber ne connaît plus l'angoisse, dans lequel il a donc prise sur le désir de l'Autre. C'est qu'il se sacrifie comme femme de Dieu. A la fin on reviendra sur cette notion de sacrifice.

3. Mais un mot encore sur le troisième temps de l'angoisse schréberienne. Quand Madame Schreber part afin de se reposer à son tour auprès de son père, c'est l'effondrement décisif pour son mari resté seul : durant une seule nuit il a une demi-douzaine de pollutions. Freud y voit les conséquences de fantasmes homosexuels inconscients, Schreber n'est plus protégé contre le pouvoir d'attraction des hommes qui l'environnent.

Dans une perspective lacanienne il est néanmoins aussi intéressant de noter que le départ de sa femme n'avait pas laissé Schreber seul devant les hommes. Sa mère n'était jamais loin. L'angoisse dont témoignent les pollutions reste une angoisse devant le désir de la mère comme Autre.

4. Achevons par le quatrième temps de l'angoisse schréberienne. Après l'apogée de l'angoisse dans la nuit de la demi-douzaine, Schreber perçoit les premiers signes de collusions avec des forces surnaturelles : il est la victime d'une "annexion-de-nerfs" de la part de Flechsig. La preuve : Flechsig ne l'ose plus regarder dans les yeux. Le délire débute sous le signe de l'angoisse du grand Autre. Cette angoisse de l'Autre restera au cœur du délire, d'abord comme l'angoisse du psychiatre Flechsig, ensuite comme l'angoisse de Dieu.

Je considère que tout ce qui va suivre maintenant ne fait qu'illustrer un énoncé énigmatique de Lacan dans son séminaire douze (leçon 16 juin 1965). Lacan y dit que le problème du désir du psychotique se pose par rapport à l'angoisse de L'Autre.

D'abord l'angoisse du psychiatre Flechsig. Le document le plus remarquable là-dessus est sans doute la lettre ouverte à Flechsig dont Schreber accompagne l'envoi de ses Mémoires à son psychiatre. Tout tourne autour d'un "meurtre d'âmes" par Flechsig. Pendant son "annexion-de-nerfs" thérapeutique le psychiatre ne peut pas être resté sourd et aveugle aux phénomènes surnaturels dont son patient était la victime. Alors, par simple curiosité scientifique, il prolonge son "annexion-de-nerfs" au-delà de son but thérapeutique. A un certain moment pourtant la chose schréberienne commence à lui devenir *unheimlich*. Flechsig prend donc peur et veut "laisser tomber" Schreber. Signalons pour le lecteur de la traduction française qu' *unheimlich* a été traduit de deux façons différentes comme "angoissant" et comme "funeste".

Après l'angoisse de Flechsig l'angoisse de Dieu. Pendant tout le délire il est question des dangers auxquels dieu s'est exposé par sa propre faute, sa propre bévue. Schreber devra donc sauver Dieu de ces dangers.

Dans le monde parfait d'avant le "meurtre d'âmes", quelque chose déjà boîte dans la relation de Dieu à ce monde. C'est le talon d'Achille de Dieu comme dit Schreber, par lequel l'existence même de Dieu est menacée. Les nerfs d'hommes vivants qui se trouvent dans un état d'excitation exercent sur les nerfs de Dieu une attraction telle que Dieu ne peut plus se libérer d'eux. L'homme vivant est donc le talon d'Achille de Dieu, ce qui explique la préférence de Dieu pour les cadavres, ainsi que la distance dans laquelle il préfère se tenir par rapport à son monde parfait. La menace qui pèse sur Dieu dans l'ordre normal du monde, Schreber la voit figurée dans la légende germanique du crépuscule des dieux

Suite au "meurtre d'âmes" l'ordre universel est perturbé. Schreber est devenu l'objet exclusif de Dieu, l'Homme en soi, le seul homme. Dieu ne peut plus s'enfuir de lui, il ne peut plus laisser tomber Schreber. Alors c'est dans l'angoisse de son instinct de conservation qu'il se bat contre L'Homme, contre Schreber. Celui-ci résiste cependant avec la force inquiétante ("unheimlich" dit Schreber de lui-même) d'un prince d'enfer.

Toute la "Perfidie" de la politique divine dans ces aspects imaginaires autant que symboliques, témoigne de l'angoisse de Dieu.
Du côté symbolique le "laisser tomber" n'est jamais source d'angoisse pour Schreber, il ne se conçoit qu'en relation avec l'angoisse de Dieu. Dans son angoisse Dieu considère tous les moyens comme étant permis pour réaliser le "laisser tomber" de Schreber. Bruissements, perturbations, miracle d'hurlement, phrases interrompues, le besoin de chier en tant que provoqué par des miracles, etc.
De l'autre côté le devenir femme ou l'éviration de Schreber est un coup imaginaire de Dieu pour s'épargner

l'angoisse. Dieu ne peut plus fuir l'Homme Schreber, il fera donc de Schreber sa femme, tenue à un impératif de jouissance permanente : la "volupté d'âme". Loin d'être flatté dans son amour-propre, Schreber protestera d'abord de façon virile. Ce n'est que dans un second temps, dans son délire que Schreber acceptera de se sacrifier. Le culte de la "volupté d'âme" féminine est exigé pour que Dieu ou les rayons divins ne s'effrayent pas en rentrant dans le corps de Schreber. Dans cette "volupté d'âme ils retrouvent un substitut de leur "béatitude" perdue.

Pris dans ce sens le phénomène le plus intéressant quant à l'angoisse de Dieu est sans doute "l'appel au secours" des rayons divins et même de Dieu. Dans le discours de Schreber il reste ambigu si ces "appels au secours" et l'angoisse dont il témoignent, sont déterminés en premier lieu par l'entrée des rayons divins dans le corps de Schreber où par l'impossibilité des rayons d'un retour à Dieu.

Remarquablement, pour Schreber, l'angoisse de Dieu s'exprime comme sentiment authentique dans ces appels au secours. Cette angoisse est donc un point exceptionnel où l'Autre ne trompe pas. Cette "authenticité" de l'angoisse divine contraste avec la facticité de l'angoisse de Schreber. En effet, Schreber accuse Dieu de projeter son angoisse sur lui. Ainsi par on lui fait dire par exemple : "si seulement ces maudites perturbations pouvaient cesser", bien qu'en réalité ce sont les rayons divins qui s'effrayent devant ces perturbations. Aussi après leur propre "appel au secours" ils font comme si c'était Schreber qui avait appelé dans son angoisse. Bref, on attribue faussement certaines angoisses à Schreber.

Restent deux sources potentielles d'angoisse pour Schreber : l'hypocondrie et les "miracles d'épouvante".

Dans le délire tous les dégradations de l'intégrité corporelle se font par miracle. Au début les miracles avaient un caractère menaçant, Schreber croyait devoir craindre quasiment sans trêve pour sa vie, sa santé, sa raison. Mais à la longue, Schreber doit bien constater que les atteintes ne donnent que l'impression d'être des dangers. Il est devenu invulnérable. Ce qui reste, c'est la souffrance, la douleur, l'embarras. Le "laisser tomber" par exemple, Schreber l'éprouve comme maux de tête, jamais comme angoisse.

Les "miracles d'épouvante" enfin. Schreber le souligne, l'expression n'est pas de lui, mais des voix, elle est tirée de l'effet qu'on escomptait obtenir. Des dragons, des petits hommes jaunes, des chats et des ours noirs et blancs qui le regardent de leurs yeux de braise, des ombres empruntant parfois leur forme à la silhouette humaine. Apparition hallucinatoire du regard comme objet a et du double ? Peut-être. En tout cas Schreber dit qu'il peut provoquer délibérément ces "miracles d'épouvante" et qu'à la longue l'effet d'épouvante s'est émoussé pour lui. Tout au plus ils constituent un embarras. Il est intéressant de noter que ces "miracles d'épouvante" sont les premières formes de la création divine, précurseurs de l'homme qui est si angoissant pour Dieu.

Avant d'essayer de tirer un enseignement structural à partir du quatrième temps de l'angoisse schréberienne, il nous faut quand-même une fois de plus indiquer pourquoi la traduction française rend si difficile une approche même purement phénoménologique de cette angoisse. *Schreck* par exemple, qui avec tous ces dérivés est un des signifiants clés de ce quatrième temps, est traduit de six façons différentes : épouvante, terreur, effroi, peur, crainte, horreur,...

Le psychotique s'intéresse donc à l'angoisse de l'Autre. Mais après tout, tout le monde s'y intéresse. L'intéressant ce sont les différentes manières dont névrose, psychose, perversion s'y intéressent.
Le névrotique cherche l'angoisse de son analyste pour s'en servir comme signal. Dans sa fuite devant son prore désir l'angoisse de l'Autre lui est aussi utile que l'angoisse de son propre cru. Personne n'est laissé en plan, analysant en analyste s'enfuient main dans la main.

Le pervers, et plus spécialement le masochiste, se pose devant l'Autre comme laissé en plan. Une fois qu'il a réussi à éveiller ainsi l'angoisse de l'Autre, il laisse cet Autre angoissé en plan.
L'Autre du psychotique Schreber ne s'angoisse pas devant le sujet laissé en plan comme objet. Par contre, il s'angoisse devant l'impossibilité de laisser tomber Schreber. Schreber lui-même ne cherche non plus l'angoisse de l'Autre comme signal pour s'enfuir ensemble ou comme point sur lequel il peut laisser cet Autre en plan, mais bien pour délivrer l'Autre de son angoisse.

La seule voie laissée ouverte à Schreber pour accomplir cette mission est de devenir la femme de Dieu. D'abord source de protestation virile, cette mission sera acceptée ensuite comme sacrifice. C'est le moment que Freud désigne comme *Versöhnung* avec le devenir femme. Lacan traduit cette *Versöhnung* comme sacrifice en se référant à l'archaïsme de la langue fondamentale de Schreber. Il nous faut avouer que nous n'avons pas réussi à retrouver ce terme de *Versöhnung* dans les Mémoires de Schreber, le terme serait donc plutôt freudien que schréberien.

Quoi qu'il en soit, le sacrifice occupe une position clé dans l'abord de l'angoisse de l'Autre par le sujet. Dans le Séminaire Dix sur l'angoisse (leçon 5 juin 1963), Lacan situe le sacrifice dans le registre scopique. D'abord le sacrifice ne se fait qu'en relation avec des dieux avec lesquels on a maille à partir comme à des personnes du réel, des dieux puissants là où ils sont, dans le réel. Envers la toute-puissance du dieu purement symbolique le sacrifice perd sa fonction. En effet, le sacrifice, ça consiste à faire comme si ces dieux réels désiraient comme nous. Ce qu'on leur sacrifie n'est donc pas fait pour satisfaire un besoin ou une demande de ces dieux, mais bien pour soutenir la métonymie de leur désir. On leur donne quelque chose à voir.

Et qui est plus important peut-être, ce qu'on leur sacrifie, ce qu'on leur montre, leur permet de se dérober à l'angoisse. La preuve Lacan la trouve dans l'exigence que les victimes toujours devaient être sans tache. C'est qu'avec la tache se prépare la possibilité de résurgence du regard comme objet a, regard qui est angoissant. Et malheur à l'homme qui éveille l'angoisse de ces dieux.

Tout ce que dit Lacan ici semble s'appliquer sans problèmes au cas de Schreber : il se sacrifie comme vierge à un dieu réel pour lui épargner l'angoisse et pour avoir prise sur son désir angoissant. Nous pensons néanmoins que cette notion de sacrifice peut, doit permettre d'établir une distinction structurale entre névrose, psychose et perversion.
Pour le psychotique Schreber on a déjà assez essayé d'indiquer en quoi consiste son sacrifice comme femme de Dieu.
Le névrosé, au nom de la loi morale de Kant, offre sans cesse à son dieu obscur le sacrifice de quelque petite mutilation au champ de ses désirs. Ce qu'il s'interdit est toujours la chose la plus belle, la plus pure. L'Autre doit contempler avec complaisance ces sacrifices, tandis que le névrotique lui-même veille anxieusement à ce que cet Autre n'en jouisse pas.
Le pervert, pour nous le masochiste, ne sacrifie rien, pas d'objets et sûrement pas lui-même comme objet. Tout au plus est-il question d'une imitation du sacrifice d'un autre, comme dans le christianisme. Et on ne peut dire d'autant plus que le masochiste se proposerait sous forme vierge à l'Autre. Le résultat en est l'angoisse de l'Autre.